

PARADIRAMA

Tikis , surfeurs & vahinés

18 juin – 30 octobre 2005

Le **MIAM** poursuit son exploration des continents méconnus de la création populaire contemporaine. Terra incognita, lieux ou moments de culture inclassables qui se développent à l'écart des courants habituels de l'art contemporain, ces manifestations produisent des images fortes et décalées. Elles inventent des attitudes et du sens.

C'est le cas des multiples univers artistiques nés de cette fascination récurrente pour les îles des mers du Sud où se mêlent, dans une sorte de fiction parfois mystique, un sentiment de simplicité naturelle, une volupté affichée et l'image d'un été perpétuel. Une part des rêves occidentaux et américains s'est construite sur ces sédiments exotiques donnant lieu à des expressions artistiques singulières, à des styles décoratifs ou à des modes de vie qui agissent encore aujourd'hui. « Pop polynésien », « Tiki Art », « Culture surf » mais aussi certains aspects de la scène artistique actuelle suggèrent la diversité des sensibilités et des possibilités formelles inspirées aux hommes par le vieux rêve polynésien. Ce sont ces territoires, où se croisent et s'imbriquent productions populaires et créations contemporaines, que l'exposition « Paradirama » se propose d'explorer.

Paradirama réunira ainsi, et pour la première fois en France, quelques pièces essentielles de l'art polynésien authentique, des objets issus du Pop polynésien des années 50-60, des peintures du Tiki Art, et enfin des œuvres d'artistes contemporains issus ou influencés par ces cultures parallèles. Se déployant dans les espaces du MIAM selon un parcours qui ménage des échos entre les œuvres de différentes époques et origines, elle traite de toute l'étendue du champ qu'elle illustre : peintures, sculptures, installations, figurines, céramiques, bibelots, pochettes de disques, planches de surf, affiches...qui contiennent, chacun à leur manière, une part de rêve du paradis terrestre.

Le Tiki

Sous le nom de *Tiki* aux îles Marquises et en Nouvelle-Zélande mais aussi de *Ti'i* à Tahiti et de *Ki'i* à Hawaï, se cache une des divinités les plus universellement connues de Polynésie. Le *tiki* évoque un personnage d'apparence humaine aux grands yeux ovoïdes et aux mains posées sur le ventre. En pierre ou en bois, souvent à peine dégagé de la masse minérale ou du tronc de l'arbre, son regard à demi fermé contemplant un lointain qui paraît sans limites, il provoque un sentiment d'absence au monde très frappant.

Aux îles Marquises, *tiki* désigne non seulement la figure, mais plus largement aussi les motifs formés par les différentes parties du corps, même séparées les unes des autres. La tête est *tiki*, le bras est *tiki* ... La réalisation des tatouages elle-même est dite : « frapper des *tiki* ».

Les mythes.

Les traditions sont certes différentes et singulières selon que l'on entend les mythes de la bouche des Tahitiens, des Maoris ou des Hawaïens. Mais le sens profond de ces genèses aux multiples variantes reste le même.

Tiki est un *atua* (un dieu de la quatorzième génération des divinités selon certaines sources) qui vit à *Havaiki* le pays mythique des origines. Au milieu des autres esprits-dieux, il est considéré comme un chef car il possède un *mana* puissant. Il se donne une enveloppe corporelle humaine et possède le pouvoir de créer d'autres corps comme le sien.

Tous les polynésiens le considèrent comme le premier homme mais lui préservent son statut de frère des dieux. Il séjourne toujours au Panthéon mais il a déjà un pied dans l'humanité. C'est pourquoi il doit se battre contre ses frères-dieux pour créer une femme et engendrer les hommes. De cette lutte légendaire surviendra cette tension constante, cette concurrence entre les dieux et les hommes perceptible et manifestée dans la plupart des rituels polynésiens et auxquels font écho les mythes grecs.

Ils racontent que *Tiki*, « las de sa solitude », se rendit sur la plage, y façonna un enfant, l'enfouit dans le sable et s'en alla. Quand il revint, il trouva une femme magnifique à laquelle il s'unit. Il en eut des enfants qui sont à l'origine du monde : le premier *Te papa una* (socle d'en haut) le second *Te papa 'a' o* (socle d'en bas). Ils donnèrent eux-mêmes naissance à *Oatea* (lumière du jour) et *Oatanua* (espace). Alors *tiki* voulut créer une terre pour y poser ses enfants et créa les îles Marquises...Il créa aussi le banian *aoa* (*Ficus prolixa*) qui donne des *tapa* à fonction religieuse, l'oiseau à plumes rouges *ku'a* et le mûrier *ute* (*Broussonetia papetier*) propre à la fabrication des autres *tapa*. En un mot, il fit don aux hommes des éléments fondamentaux de la vie sociale.

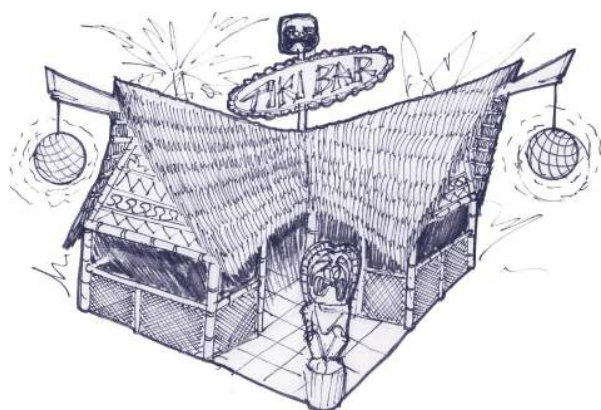
L'étrange *ti'i* de pierre des îles de la Société.

Dans la cosmologie *maohi* des îles de la Société les pierres sont vivantes, elles s'accouplent et peuvent ainsi se reproduire. Elles ont aussi le pouvoir de se révéler en songe. Alors le rêveur en voit une, la sent, la sculpte non pour la contraindre en une forme mais pour l'aider à révéler elle-même l'esprit qui l'habite. Le *ti'i* s'extrait de la roche mère, de la masse indécise, terreuse et minérale que le dieu a fait surgir des eaux originelles.

Les pierres contiennent un principe, le *iho* « l'essence d'une chose ou d'une personne ». Les *ti'i* peuvent être considérés comme des supports de puissance, donc de fertilité et reçoivent à ce titre les prémices des cultures vivrières.

Si le *ti'i* sculpté paraît à nos yeux comme une forme inachevée c'est parce qu'il doit être montré comme participant encore de la pierre des origines, marquer qu'il la garde dans son souvenir, qu'il reste par cette forme en pleine métamorphose lié avec le *mana* du monde minéral des origines.

Le tiki bar



Lorsque la prohibition s'achève à la fin des années 30, la demande en alcool de bonne qualité se fait croissante. C'est à cette époque qu'un importateur de rhum bien avisé, ouvre à Hollywood le premier bar exotique, «Don the Beachcomber», où l'on peut découvrir des boissons inconnues et s'échapper pour quelques instants vers des rivages lointains. Bientôt, se répand sur tout le territoire américain la mode des bars tiki qui attirent une foule assoiffée d'alcool et d'ambiance. Reprenant le fameux pignon en A des maisons tambaran de Nouvelle Guinée, les bars essentiellement urbains sont décorés de bambous, de nattes, de plantes tropicales, de sculptures et d'objets exotiques. Le dépaysement est renforcé par l'ambiance musicale et le puissant effet des cocktails.

Paradirama vous propose de découvrir un authentique tiki bar ***Cheekytiki*** spécialement aménagé dans un des espaces du MIAM.

LE MONDE AU TEMPS DES SURREALISTES

En 1929, à l'occasion d'un numéro spécial de la revue belge *Variétés* consacré au Surréalisme, les poètes et artistes du Groupe procédèrent ensemble à une reconstitution idéale de la carte du monde selon leurs désirs. C'était une façon amusante d'indiquer leurs préférences et leurs refus. La part de la provocation n'en est pas absente.

En effet, par défaitisme et par antinationalisme, on s'aperçoit que la France a été supprimée, sauf pour Paris. En revanche toute l'Europe, d'ailleurs relativement peu importante, se réduit à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie. On donne à la Russie une large portion de l'Europe et de l'Asie, mais, là encore, il faut tenir compte de la volonté de choquer à tout prix ceux qui montraient le monde soviétique sous l'aspect de *L'Homme au couteau entre les dents*.

L'Afrique est réduite à sa plus simple expression.

En Asie, les Indes se trouvent très favorisées ainsi que l'Afghanistan et le Tibet ; la Chine est en pleine expansion.

Pour ce qui est du continent américain, on s'aperçoit que les Etats-Unis ont disparu, faisant place à un Alaska et un Labrador monumentaux. Le Mexique devient énorme et quant à l'Amérique du Sud, elle se réduit au Pérou.

Enfin le centre du monde, pour les Surréalistes, ce sont les îles de la Polynésie et de la Mélanésie, dont ils aiment et admirent passionnément la civilisation autochtone et l'art.

En revanche, leur méfiance envers le *Miracle grec* et la Rome triomphante est absolue, aussi ont-ils supprimé la Grèce et l'Italie.

Il y a, dans cette carte du monde, l'affirmation par l'absurde du goût pour les productions les plus lointaines, les plus étrangères à l'art occidental, ainsi que du refus de toutes les conceptions traditionnelles relevant de la pensée et du monde judéo-chrétiens.

***Variétés*, juin 1929. Bruxelles**
Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, Paris

1970 – Dossier 5-306 et 307 – Le Surréalisme
La Documentation Française

Pierre Okley

Né en 1930, vit à Paris

Il est le dernier de nos grands dessinateurs français de pin-ups. De ceux qui tout au long des années 1950-70 rivalisèrent avec Elvgren, Vargas, Zoe Mozert, Rolf Armstrong et autres maîtres américains du genre.

Pierre Okley obtint sa première commande en 1946 pour la Fête aérienne qui célébrait les exploits de l'escadrille Normandie-Yemen. Il remporta en 1952 devant neuf mille concurrents le Premier Prix d'affiches avec sa publicité pour Byhrr, puis se dirigea vers la lingerie féminine : Jansen, Empreinte ... Mais c'est surtout le music-hall qui le rendit célèbre. On lui doit des dizaines d'affiches pour les Folies Bergère, le Casino de Paris, le Moulin Rouge, la Nouvelle Ève, les opérettes de Francis Lopez, les revues de cabarets ou les grands spectacles sur glace (Holiday On Ice lui confia sa publicité pendant dix-sept ans). Il a aussi collaboré à des magazines comme *Music Hall*, dessiné des pochettes de disques ou des affiches de cinéma – dont *Taxi pour Tobrouk*.

Si Pierre Okley a participé à de nombreuses expositions d'affichistes, c'est la première fois que sont présentées au public ses planches originales réalisées en techniques mixtes, crayons, gouache, huile, photos peintes. Elles ont été choisies parmi des dizaines d'autres pour leur thème Polynésien, qu'il s'agisse des revues de l'Éléphant Bleu ou des réclames pour le monoï tahitien.

Olivier Millagou

Né en 1974, vit à Bandol

Depuis quelques années, ce jeune artiste revisite les standards de la culture populaire, cultivant détournement et appropriation de notre quotidien encombré de clichés. Son monde est peuplé de personnages de bandes dessinées, de dessins animés ou de séries télévisées, de playmates de magazines, de célébrités de la chanson, du sport, et particulièrement du surf qu'il pratique depuis sa prime enfance. Goldorak, Surfer d'Argent, pin-up californienne, tous placés dans l'ambiguïté, entre leur statut de héros et leur véritable nature, réelle ou fictive.

Ses œuvres participent ainsi d'un jeu de renvois et de rappels :

Dessins informatiques et cartes postales aux couleurs vives, ou monochromes noires sur le modèle Paris By Night, Sète la nuit, ici consacrées aux spots légendaires des surfeurs : Makaha, Malibu, Lacanau ...

Sa plage est un amoncellement de galets minutieusement peints un à un d'icônes tiki, surf et vahinés dont l'imbrication microcosmique semble comme figée par quelque tabou intransgressible.

Raymond Pettibon

Né en 1957, vit à Hermosa Beach

Raymond Pettibon est une des figures majeures de l'art contemporain américain. Après des études d'économie, il participe activement au début des années 80 à la naissance de la scène proto-punk de Los Angeles et à l'éclosion de la Culture surf. Outre la peinture et le dessin, il pratique à cette époque l'écriture, la réalisation de vidéos et de pochettes de disques pour des groupes tels que Sonic Youth ou Black Flag. Son univers iconographique plonge ses racines dans la culture populaire américaine, et particulièrement dans le monde de la bande dessinée et de la télévision. On y retrouve pêle-mêle des figures emblématiques telles que Batman et Superman affublés de costumes grotesques, Félix le chat, des joueurs de base-ball, mais aussi des souvenirs de gravures de Goya ou de caricatures de Daumier. Les références littéraires sont également omniprésentes dans ses peintures, qui se nourrissent de citations incorporées au dessin (Marcel Proust, William Blake...). Mais la figure emblématique de ses œuvres reste sans doute le minuscule surfeur affrontant la monstrueuse vague d'Hanalei. Pour cet artiste qui déclare chercher « à nager au milieu des mots et des lettres », le clin d'œil est savoureux. Son jeune surfeur, comme son petit Gumby penseur-surfeur, appartiennent à cette galerie de personnages qui hantent ses milliers de dessins et constituent autant d'archétypes des contre - cultures auxquelles Raymond Pettibon aime à puiser.

Kevin Ancell

Né en 1963 à Santa Monica. Basé à San Francisco.

Enfant des plages comme on dit enfant des rues, ou de la balle, Kevin Ancell a grandi livré à lui-même dans le Dogtown de Santa Monica parmi les bad boys et Z-Boys, ces mythiques surfers-skateboarders que Catherine Handwicke vient de mettre en scène dans le long métrage « Lords Of Dogtown » (2005). À neuf ans il traîne du côté de la Zephyr Surf Shop de Jeff Ho, Skip Englom et Craig Stecyck, commence à surfer, puis à sculpter, à shaper les planches et les décorer. Fort d'une grande maîtrise technique, il finira par les plaquer de feuilles d'or, les incruster de nacres d'abalone, les orner d'encres sous glaciés ... ou les doter d'écrans vidéos et de warnings d'ambulances.

Car sa vision du monde est le surf mystique des Hawaïens comme dernière planche de salut à notre civilisation. Ses grandes huiles sur toile ou sur bois s'inspirent des ténébristes espagnols pour déployer de pompeuses allégories où les héros du he'e nalu affrontent avec le même macabre les dieux de l'océan comme le mercantilisme des médias et des marchands de surfwear fluo.

L'ex-Dogtownier a aussi vécu à Hawaï'i et découvert le aloha des peuples du Pacifique en même temps que la misère morale et physique dans laquelle les a plongés missionnaires, planteurs, politiques, tour-operators.

Après avoir travaillé dans les studios d'Hollywood à la décoration en trompe-l'œil et aux effets spéciaux, Kevin Ancell a créé en 2000 une installation monumentale intitulée «*Aloha Oe*». Elle se compose de vingt et une vahinés grandeur nature coulées dans la résine. Façonnées sur le modèle des petites figurines wigglin' hula girls à ressort vendues aux touristes dans les magasins de souvenirs à Waikiki, ces impressionnantes figures hyperréalistes bougent lentement leurs hanches au rythme d'un perpétuel hula. Elles jouent l'ukulélé, offrent les incontournables colliers de fleurs. Mais à y regarder de plus près, les accueillantes créatures

montrent aussi ecchymoses, cicatrices, vilains tatouages et tiennent à la main grenades, fusils-mitrailleurs et seringues.

« Le minuscule socle gravé du sempiternel Aloha Oe est tout ce qui reste de leur sol natal, de leur culture. Je les ai armées pour montrer qu'elles sont maintenant dotées d'une vraie force, d'une réelle puissance . »

Le travail de Kevin Ansell est montré pour la première fois en Europe..

Dès l'invention du septième art, les premiers cinéastes américains, désormais en terrain conquis depuis que le royaume d'Hawaii avait été rattaché aux States en 1898, déboulèrent en masse sur l'archipel. Le dépaysement et le beau temps garantis à deux jours de bateau . Parmi eux, le premier réalisateur de films de surf, un certain Thomas Edison. Quand il débarqua en août 1898 d'un vapeur dans le port d'Honolulu, il prit aussitôt sa caméra pour imprimer sur pellicule le président Sanford Dole inaugurant ses nouvelles plantations d'ananas, et ces incroyables athlètes à demi nus dévalant les vagues de Waikiki. Le film de surf était né.

Au début des fabuleuses 'sixties', de l'Iowa au Kentucky, l'Amérique profonde découvrit le surf et son mode de vie à travers la parodie, se passionnant soudain pour les aventures californiennes de Gidget, alias Kathy Kohner. Amusé par les aventures quotidiennes de sa fille au cœur de la bande des surfeurs de Malibu, son scénariste de père en fit des romans qui se retrouvèrent rapidement sur l'écran. 'Gidget', 'Beach Blanket Gidget', ' A Summer Place', 'Gidget Goes Hawaiian' ou encore 'Gidget Goes to Rome' (!!)... rien que des chefs d'œuvre ! Puis ce furent la série des films de plage joués par le tandem Annie Funicello et Frankie Avalon, dans lesquels les surfeurs voguaient sur des planches fixées au sol, des vagues filmées auparavant défilant sur le fond du studio. Réalisme garanti !

Sandra Dee, la belle blonde qui incarnait Gidget s'est éteinte le 20 février dernier. La fin d'une époque, c'est certain. Une époque en fait révolue quand, lassé de ces gentilles pochades qui utilisaient le monde du surf en toile de fond à des gentilles historiettes amoureuses, un cinéaste du nom de Bruce Brown décida en 1964 de réaliser un 'vrai' film de surf. Bien entendu, il n'était pas le premier. Bud Browne réalisa son film 'The Big Surf' en 1943, et d'autres pionniers tels que John Severson proposaient à la fin des années cinquante des films d'action qu'ils projetaient dans les universités, avec commentaires en 'live'. Mais Bruce Brown avait quelque chose en plus : quelques moyens et surtout un scénario. Une histoire simple mais source de rêve : deux surfeurs à travers le monde en quête de la vague idéale. 'The Endless Summer' fut projeté durant l'été 1965. Les péripéties de ces deux Californiens en quête d'aventures et de rencontres, d'Hawaii à l'Australie, en passant par Tahiti, l'Afrique du Sud et le Ghana eurent un impact considérable. Le son direct et le commentaire de Brown offrirent au film une nouvelle dimension de documentaire sans que le spectaculaire en souffre. Des centaines de jeunes, quittant alors leur confort, entamèrent cette quête initiatique, finalisée par l'aventure hippie. Avec 'The Endless Summer', le surf devenait le vecteur idéal d'une vie saine et passionnante qui finit par créer ses modes, musique, langage et sports dérivés (skateboard, windsurf....)

(extraits d'un texte d'Alain Gardinier)

PROGRAMMATION

Friedrich Wilhelm Murnau, *Tabu*, 1931

Durée : 84 minutes

Norman Taurog, *Blue Hawaii*, 1961

Durée : 101 minutes

Michael Moore, *Paradise, Hawaiian Style*, 1966

Durée : 90 minutes

Bruce Brown, *The Endless Summer*, 1966

Durée : 92 minutes

Alain Gardinier, *Surf en Polynésie*

Durée : 13 minutes

Alain Gardinier, *Amuz (A Surf Video)*

Walt Disney – Dean DeBlois – Chris Sanders, *Lilo & Stitch*, 2002

Durée : 82 minutes

Stephen Hillenburg, *Halloween*, 2002

Durée : 118 minutes

Peter George, *Surf Nazis Must Die*, 1987

Durée : 96 minutes

film déconseillé au moins de 16 ans

➤ **Le Tiki Art**

Au début des années 1990, le tiki attire une nouvelle génération d'amateurs. Mettant à jour une lignée d'icônes inconvenantes, des « archéologues urbains » entreprennent alors de sauvegarder les derniers vestiges de ce pan de la culture populaire américaine qui menace alors de disparaître à jamais. Ces exhumations touchent de nombreux jeunes artistes américains qui reconnaissent dans ces formes les symboles explicites d'un rêve américain révolu. Bientôt rejoints par les acteurs de la scène surf, déjà familiarisés à l'iconographie maorie, tous se lancent frénétiquement dans la transfiguration des idoles, peignant, sculptant, modelant les effigies à leurs manières. C'est la naissance du Tiki Art qui depuis ne cesse de grandir pour envahir aujourd'hui les galeries américaines, les cartoons, la mode et la rue. Chaque jour voit s'ouvrir un nouveau tiki bar ou une nouvelle exposition d'artistes encore inconnus dans un décor sonore Exotica-Surf Music . **SHAG, The Pizz, Von Franco** pour les Etats-unis, **Phil Totem, Karotte, Chris Bonobo** pour la France, et **Moritz ®** pour l'Allemagne font partie des artistes les plus représentatifs de cette tendance.

➤ **La peinture sur velours**

Les peintures sur velours noir font partie des créations les plus typiques du Pop polynésien. Aujourd'hui très recherchées par les collectionneurs, elles constituaient souvent des éléments de décor des tiki bar. Ces peintures ont leur maître : **Edgar Leeteg**. Dans sa villa de Moorea, ce peintre d'origine américaine a exécuté entre 1940 et 1953 plus de 1 700 peintures sur velours diffusant les clichés de l'iconographie polynésienne. La présence d'une seule de ces oeuvres sur le mur d'un salon suffisait à le transfigurer immédiatement en lieu tiki. Leeteg eut beaucoup d'émules, et certains artistes actuels perpétuent encore cette technique (Marco Almera, Duke Carter).

➤ **Le tatouage**



Le mot « tatouage » vient du polynésien tatu. Art ancestral chez les Maoris, le tatouage indiquait souvent un rang social élevé et revêtait un caractère symbolique relatif au sacré, au rituel de passage et à la fécondité. Les motifs faisaient souvent référence aux éléments naturels ou à de simples figures géométriques. Ils pouvaient également évoquer la vie sociale (combats, armes de guerre, sacrifices humains). Au début du XIXe siècle, le tatouage est proscrit par les missionnaires et les administrations coloniales. Cet interdit n'est réellement enfreint qu'à partir de 1977, lorsque le premier Festival de Danse du Pacifique réunit à Papeete tous les peuples de l'océan et provoque la renaissance des cultures anciennes. Mais à cette époque, le tatouage a pratiquement disparu, ne laissant que les relevés effectués par les ethnologues au XVIIIe. Depuis, le puzzle s'est suffisamment reconstitué pour que l'on puisse parler aujourd'hui d'un art du tatouage authentique, parfois encore pratiqué avec le bambou acéré, utilisant à la fois les motifs ancestraux et d'autres plus franchement contemporains.

Très en vogue, le tatouage polynésien se répand depuis peu dans le monde entier sous sa forme éphémère de peinture au henné ou d'application en décalcomanie. Parallèlement, le tatouage de marin connaît un même engouement, qu'il soit réalisé d'après les flashes de Sailor Jerry, célèbre tatoueur des années 50, ou modernisé par l'icône surf actuelle.

➤ **Les mugs**

Le mug est l'objet emblématique de l'exotisme propagé par les nouveaux lieux de perdition que sont les tiki bars. Il sert à contenir les multiples cocktails aux appellations poétiques servis dans ces établissements. Anthropomorphe, il arbore principalement, et avec des variantes étonnantes, la figure du tiki, mais aussi celle de la vahiné ou du surfeur. Les premiers mugs apparaissent dans les années 30, se multiplient après la guerre, avant de connaître un exceptionnel regain de faveur à notre époque. Particulièrement prisés des collectionneurs, ils sont l'objet de multiples rééditions, et constituent un média pour les artistes.